

# L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE : UN MANIFESTE POSTTRANSSEXUEL

Sandy Stone

Traduit de l'anglais par Kira Ribeiro

*Allucquère Rosanne « Sandy » Stone a remanié cet article plusieurs fois depuis sa première version, en 1987, et sa première publication en 1991 dans l'ouvrage de Julia Epstein et Kristina Straub, Body Guards: The Cultural Politics of Gender Ambiguity. Nous publions ici la traduction de l'article dans sa quatrième version, la dernière en date, publiée en 2014 sur le site Internet de Sandy Stone<sup>1</sup>.*

## De grenouilles à princesses

Les collines verdoyantes de Casablanca surplombent des maisons et des magasins entassés dans des rues étroites et sinueuses où se mêlent les odeurs d'épices et de fumier. Casablanca est une très vieille ville dont Lawrence Durrell, peut-être uniquement à cause d'un accident géographique, n'a pas vu qu'il s'agissait du pressoir de l'amour. Dans le quartier plus moderne, sur un grand boulevard ensoleillé, se dresse un immeuble des plus communs, si ce n'est pour cette petite plaque en laiton indiquant qu'il s'agit de la clinique du Dr Georges Burou. Elle est principalement consacrée à l'obstétrique et à la gynécologie, mais elle a gardé pendant de nombreuses années une réputation que le flot de femmes marocaines qui passaient ses portes ignorait.

Le Dr Burou reçoit la visite du journaliste James Morris. Dans une antichambre, Morris s'impatiente en lisant *Elle* et *Paris-Match* avec une attention toute relative, puisqu'il est là pour une mission de première importance sur le plan personnel. La réceptionniste l'appelle enfin et le guide vers le saint des saints. Il raconte :

« Je fus conduit le long de corridors et d'escaliers à l'intérieur de la clinique. L'atmosphère s'épaississait à mesure que nous avançons. Les pièces avaient des rideaux de plus en plus lourds, veloutés, voluptueux. Des bustes apparurent et l'on sentit des bouffées de lourds parfums. Bientôt je vis s'avancer vers moi, à travers les renforcements faiblement éclairés de ce repaire qui me donnait nettement l'impression d'être dans un harem, une silhouette qui m'évoqua celle d'une odalisque. C'était Mme Burou. Elle était vêtue d'une robe blanche ornée de glands, je crois, autour de la taille, et qui réussissait adroitement à combiner le luxe d'un caftan à l'aspect hygiénique d'une tenue d'infirmière ; elle était blonde, et mystérieuse avec application. [...] Des puissances que je ne contrôlais pas m'avaient amené dans la chambre numéro 5 de la

---

<sup>1</sup> sandystone.com



clinique de Casablanca et je n'aurais pas pu m'enfuir, même si je l'avais souhaité. [...] Nous ne nous reverrions plus, je voulais regarder cet autre moi-même une dernière fois droit dans les yeux et lui adresser un clin d'œil pour lui porter chance. Pendant ce temps, un vendeur des rues, dehors, jouait sur sa flûte un délicat arpegge, un petit air très doux et gai qu'il répéta à plusieurs reprises, en un *suave diminuendo* à mesure qu'il s'éloignait. Des vols d'anges, me dis-je, et je trébuchai vers mon lit, puis dans l'oubli » (Morris 1974, 216, 218-220).

Grâce à l'intervention des pratiques médicales de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, dans ce récit merveilleusement « oriental » et quasi-religieux de la transformation, James Morris n'est plus ; place à Jan Morris. Ce passage est extrait de *L'énigme*, l'histoire du « changement de sexe » de Morris et de ses conséquences sur sa vie. Mis à part le « clin d'œil pour porter chance », il existe une autre cérémonie obligée, connue des transsexuelles MtoF<sup>2</sup> et qui s'appelle « tordre le cou de la dinde », bien que nous ne sachions pas si Morris l'a également accomplie. Je reviendrai ultérieurement et plus en détails sur ce rite de passage.

## Faire l'histoire

Transportons-nous maintenant en imagination des ruelles effervescentes de Casablanca aux collines verdoyantes et vallonnées de Palo Alto. Le *Stanford Gender Dysphoria Program* occupe une petite pièce près du campus, dans une partie résidentielle calme de ce quartier aisé. Le Programme, un équivalent de la clinique de Georges Burou au Maroc, a été pendant de nombreuses années le centre universitaire, pour l'Occident, des études sur le syndrome de dysphorie de genre, également connu sous le nom de transsexualisme. C'est ici que sont définis l'étiologie, les critères de diagnostic et le traitement.

Le Programme a été lancé en 1968 et son équipe, composée de chirurgiens et de psychologues, s'est d'abord attachée à collecter autant de données historiques que possible sur le transsexualisme. Je m'y arrête un instant afin de vous donner un bref exposé des résultats. Un-e transsexuel-le est quelqu'un qui s'identifie au genre « opposé » à celui qui lui a été assigné. Sexe et genre sont deux questions relativement distinctes, mais les transsexuel-le-s brouillent généralement la différence entre les deux en mélangeant le caractère performatif du genre et la « réalité » physique du sexe morsque, parlant de la façon dont ils perçoivent leur situation, ils-elles disent être dans le « mauvais corps ». Si le terme même de transsexuel-le est récent, le phénomène l'est moins. La mention la plus ancienne de ce que nous pouvons identifier *ex post facto* comme du transsexualisme, selon les critères diagnostics actuels, se rapporte au roi d'Assyrie, Sardanapale, dont on raconte qu'il s'habillait avec des vêtements de femme et qu'il tissait avec ses épouses (Walters et Ross 1986, 2-11). Plus tard, des cas très similaires au transsexualisme furent reportés par Philon d'Alexandrie, sous l'Empire romain. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le chevalier D'Éon, qui vécut trente-neuf en femme, rivalisait avec M<sup>me</sup> de Pompadour pour obtenir les faveurs de Louis XV. Lord Cornbury, le premier gouverneur colonial de New York, arriva d'Angleterre entièrement habillé en femme et le resta pendant toute la durée de son mandat<sup>3</sup>.

Le transsexualisme ne s'est pas vu accorder le statut de « trouble officiel » avant 1980, date à laquelle il fit

---

<sup>2</sup> *Male-to-Female*, littéralement Homme-vers-Femme, terme désignant les personnes trans assignées « homme » à la naissance et qui font le choix d'une transition vers le genre « féminin ». De même, le terme FtoM, *Female-to-Male*, littéralement Femme-vers-Homme, désigne les personnes trans assignées « femme » à la naissance et qui font le choix d'une transition vers le genre « masculin ». [NdT]

<sup>3</sup> Cette brève histoire est rapportée dans l'introduction au livre de Richard DOCTER (1988). Il en est également question dans un article de Judith Shapiro ainsi que dans un ouvrage de Janice Irvine (voir *infra*).



pour la première fois son entrée dans le *Diagnostic and statistical manual* de l'*American Psychiatric Association*. Comme le souligne Marie Mehl, c'est un peu une victoire à la Pyrrhus<sup>4</sup>. Avant 1980, un important travail avait déjà été fait dans le but de définir les critères du diagnostic différentiel. Témoin cet exemple, datant des années 1970, issu d'un travail mené par Leslie Lothstein et rapporté dans l'ouvrage de Walters et Ross, *Transsexualism and sex reassignment* :

« Dans son étude portant sur 10 transsexuels vieillissants (moyenne d'âge quarante-deux ans), Lothstein a trouvé que l'évaluation psychologique aidait à déterminer l'étendue de la pathologie des patients [...] [Il] a conclu que [les transsexuels en tant que classe] étaient des individus schizoïdes, renfermés, isolés et déprimés, avec de profonds conflits liés à la dépendance. De plus, ils étaient selon lui immatures, narcissiques, égocentriques et potentiellement explosifs, cependant que leurs tentatives pour obtenir [une aide professionnelle] étaient exigeantes, manipulatrices, contrôlantes, coercitives et paranoïaques » (Burnard et Ross 1986, 58-62)

En voici un autre :

« Dans une étude sur 56 transsexuels, les résultats pour les mesures de la dépression et de la schizophrénie étaient au-dessus de la limite supérieure de la normale. Selon les auteurs, ces profils reflètent les modes de vie bizarres et désordonnés des sujets » (*ibid.*, 58-63)

Il s'agit d'études cliniques ne représentant qu'une classe très restreinte de sujets. Elles furent néanmoins considérées suffisamment représentatives pour être republiées, sans commentaires, dans des recueils comme celui de Walters et Ross. À la lecture des articles, cependant, il apparaît que chaque chercheur invalide ses résultats au moyen d'un avertissement laconique rappelant les mises en garde des publicités pour le tabac : l'auteur du premier ajoute : « Il faut admettre que les sujets de Lothstein pourraient difficilement être tenus pour un échantillon représentatif puisque, sur les 10, 9 avaient d'importants problèmes de santé physique » (l'étude a été menée dans une clinique dédiée à la santé et non dans une clinique dédiée au genre), et dans le second on trouve cette remarque après coup : « 82% [des sujets] étaient des prostitués et n'étaient pas représentatifs des transsexuels d'autres parties du monde » (*ibid.*, 58-63). On aurait pu considérer que ces résultats étaient marginaux, marqués au sceau d'une méthode douteuse ou d'échantillonnages excessivement limités. Jusqu'à une époque récente, ils ont malgré tout fini, mises en garde comprises, par représenter les transsexuel-le-s dans la littérature médicolégale/psychologique.

À la même période, des théoriciennes féministes développaient leurs propres analyses. La question est rapidement devenue explosive, et elle est toujours source de division. J'en citerai un seul exemple :

« Le viol constitue une violation masculine de l'intégrité corporelle. Tous les transsexuels sont des violeurs qui réduisent la forme féminine véritable à un artifice et s'approprient le corps de la femme [...]. Bien qu'il s'accomplisse généralement par la force, le viol peut aussi s'effectuer par la ruse » (Raymond 1981, 135-136)

Cette citation est extraite du livre de Janice Raymond paru en 1979, *L'Empire transsexuel*, cause du titre de cet article. L'interprétation que je fais de Raymond est que, selon elle, les transsexuelles sont le produit d'un empire phallocrate malfaisant et ont été créées pour envahir les espaces féminins et s'approprier le pouvoir des femmes. Même si *L'Empire* correspond à un moment précis dans l'analyse féministe et préfigure

---

<sup>4</sup> Voir l'introduction de Marie Mehl à Betty STEINER (dir.), 1985.



l'appropriation du langage politique de la gauche par une certaine droite radicale, il reste, en 1991, au douzième anniversaire de sa publication, l'énoncé de référence sur le transsexualisme par une femme bio universitaire<sup>5</sup>. Je reproduis ici un autre passage de *L'Empire* afin de clarifier mes enjeux personnels dans ce débat :

« L'homme a particulièrement tendance à se mettre en avant. Il est significatif que les transsexuels lesbiens féministes se soient glissés aux postes les plus importants et/ou actifs de la communauté féministe. Nous en avons une parfaite illustration dans la controverse qui surgit, au cours de l'été 1977, autour de Sandy Stone, un transsexuel qui exerce le métier d'ingénieur du son pour les disques Olivia, une compagnie d'enregistrement "exclusivement féminine". Non seulement Stone a une fonction cruciale au sein de l'entreprise Olivia, mais il y exerce une extrême prépondérance. La réputation nationale et la publicité dont il a bénéficié à la suite de la controverse à propos d'Olivia [...] ne lui servent qu'à affirmer son rôle déjà dominant et à diviser les femmes, ce qui est souvent le cas des hommes quand leur présence devient indispensable et vitale pour les femmes [...]. Comme l'écrit une femme [...] : "C'est comme si j'étais violée quand je vois qu'Olivia fait passer Sandy [...] pour une vraie femme. Après tous ses privilèges masculins, va-t-il aussi tirer profit de la culture lesbienne féministe ?" » (*ibid.*, 134-135).

Cet article, « *L'Empire* contre-attaque », traite des fables et des mythes des origines, du fait de dire la « vérité » du genre. Son principe directeur est que l'« on se représente toujours les techniques artisanales comme subordonnées à l'idée artistique dominante, elle-même enracinée d'autorité dans la vie même de la nature<sup>6</sup>. » Il traite de l'image et du réel tels qu'ils sont définis mutuellement par les inscriptions et les pratiques de lecture du capitalisme tardif. Il traite de postmodernisme, de postféminisme, et (si j'ose dire) de posttranssexualisme. L'ensemble doit beaucoup au travail de Donna Haraway.

## **« Toute réalité, dans la culture du capitalisme avancé, a soif de devenir une image pour assurer sa propre sécurité » (Haraway 2007, 182)<sup>7</sup>**

Tournons-nous vers les récits des transsexuelles elles-mêmes. Durant cette période, pratiquement tous les récits publiés ont été écrits par des MtoF. Je voudrais examiner brièvement quatre récits autobiographiques de ces transsexuelles MtoF, pour voir ce qu'ils nous apprennent sur ce qu'elles pensent faire (je me pencherai sur les transexuels FtoM dans un autre article).

Le récit partiellement autobiographique le plus ancien est celui de Lili Elbe dans le livre de Niels Hoyer, *Man into woman* (1933)<sup>8</sup>. Le premier livre entièrement autobiographique est *I changed my sex!* (pas vraiment le

---

<sup>5</sup> Il faut espérer que le travail de Judith Shapiro supplante celui de Raymond dans cette qualité d'énoncé de référence. Le discours de Shapiro (1991) semble parfaitement équilibré et elle a conscience qu'il existe d'autres discours de chercheur-es transsexuel-le-s qui ne sont pas encore intervenu-e-s dans le débat.

<sup>6</sup> Cette phrase merveilleuse est extraite de Donna HARAWAY, 2007, p. 170.

<sup>7</sup> Le caractère anecdotique de cette partie est nourri par des notes de terrain qui ne sont encore ni organisées ni codées. Une version définitive et peut-être ethnographique de cet article, qui contiendrait des citations appropriées de professionnel-le-s et de leurs patient-e-s, est en attente de financement et de temps de recherche.

<sup>8</sup> Le sexologue anglais Norman Haine en a écrit l'introduction, faisant ainsi de l'ouvrage de Hoyer une contribution semi-médicale.



titre le plus discret et le plus raffiné), écrit par l'artiste de striptease Hedy Jo Star au milieu des années 1950<sup>9</sup>. Christine Jorgensen, qui a été opérée au début des années 1950 et qui est sans doute la plus connue des transsexuel-le-s contemporain-e-s, n'a publié son autobiographie qu'en 1967, ce qui a permis au livre de Star de surfer sur la vague de publicité entourant la chirurgie de Jorgensen. *L'énigme*, écrit par la célèbre journaliste anglaise Jan Morris, a été publié en 1974. En 1977 paraît *Canary*, écrit par la musicienne et performeuse Canary Conn<sup>10</sup>. De plus, beaucoup de transsexuel-le-s conservent ce qu'i-elles désignent sous le terme argotique « OTF » : *The Obligatory Transsexual File* [Dossier Transsexuel Obligatoire]. Il contient généralement des articles de presse et des fragments de journal intime évoquant un comportement genré « inapproprié ». Les transsexuel-le-s recueillent également de la littérature autobiographique. Selon le *Stanford Gender Dysphoria Program*, les cliniques n'en font pas autant car elles considèrent les récits autobiographiques comme particulièrement peu fiables. Pour cette raison, et parce qu'une partie non négligeable de la littérature reste invisible dans de nombreux systèmes de bibliothèque, ces collections personnelles sont la seule source pour certaines de ces informations. J'ai la chance d'avoir certains de ces ouvrages à ma disposition.

Quel genre de sujet est développé dans ces textes ? Hoyer (qui représente Jacobson qui représente Elbe, représentant elle-même Wegener représentant Sparre<sup>11</sup>) écrit :

« Un seul coup d'œil de cet homme l'avait privée de sa force. Elle eut l'impression qu'il avait anéanti toute sa personnalité. D'un coup d'œil, il l'avait éteinte. Quelque chose en elle se rebella. Elle avait l'impression d'être une écolière qui se serait fait éconduire par un professeur idolâtré. Elle prenait conscience de l'étrange faiblesse qui envahissait ses membres [...] pour la première fois que son cœur de femme défaillait devant un maître, devant l'homme qui s'était proposé d'être son protecteur, et elle comprit pourquoi elle se soumettait alors complètement à lui et à sa volonté » (Hoyer 1933, 163).

Cet extrait suscite toutes les questions habituelles : *pour qui*, et non par qui, Lili Elbe a-t-elle été créée ? Sous le regard de qui son texte est-il tombé ? Et, par conséquent, quelles histoires apparaissent et disparaissent dans ce jeu de séduction ? Cela ne surprendra probablement personne d'apprendre que tous les récits que je vais restituer ici se rejoignent dans une description qui fait de « la femme » un fétiche masculin, la reproduction d'un rôle socialement imposé ou le produit du genre performatif. Lili Elbe s'évanouit à la vue du sang (*ibid.*, 147). Jan Morris, journaliste influente et expérimentée, se décrit malgré tout à partir de sa relation au maquillage et à l'habillement, de son exposition au regard des autres, et elle est flattée lorsque des hommes lui ouvrent la porte :

« Je me sens petite et soignée. En réalité, je ne suis pas petite, je mesure un mètre soixante-quinze et pèse soixante kilos, et je ne suis pas très soignée non plus, mais ma féminité contribue à me donner cette impression. Ma blouse et ma jupe sont légères, de couleurs vives, souples. Mes chaussures font paraître mes pieds plus délicats qu'ils ne sont, outre qu'elles me donnent [...] un sentiment de vulnérabilité que j'aime assez. Mes larges bracelets rouge et blanc me

---

<sup>9</sup> Paru en 1955, le livre a été réédité en 1963 [NdT].

<sup>10</sup> Il y a eu au moins un autre livre publié durant cette période, *Second Serve*, de Renée Richards, dont je ne parle pas ici.

<sup>11</sup> Niels Hoyer : pseudonyme d'Ernst Ludwig Harthern Jacobson ; Lili Elbe : nom féminin choisi par l'artiste Einer Wegener dont le nom de naissance était Andreas Sparre. Cette profusion lexicale a des implications fructueuses pour l'étude des frontières du soi. Voir par exemple, Allucquère Rosanne STONE, 1992.



donnent la sensation d'être à la mode, mon sac est assorti à mes chaussures et l'ensemble me procure l'impression d'être très organisée. [...] Quand je sors dans la rue, je me sens prête à affronter le jugement du monde d'une manière que je n'ai jamais éprouvée étant homme » (Morris 1974, 246-247)

Hedy Jo Star, ancienne stripteaseuse professionnelle, dit dans *I changed my sex!*: « Je voulais sentir la caresse sensuelle de la lingerie sur ma peau, je voulais illuminer mon visage à l'aide de cosmétiques. Je voulais un homme fort pour me protéger. » Aujourd'hui, en 1991, j'ai rencontré quelques hommes assez courageux pour reconnaître qu'ils éprouvaient aussi ces sentiments, mais en 1955, il s'agissait d'une opinion proprement féminine.

Au-delà de l'évidente complicité de ces récits avec une définition masculine, blanche et occidentale du genre performatif, les auteures renforcent également un modèle d'identification de genre binaire opposant les deux genres. D'hommes nullement ambigus, bien que malheureux, elles deviennent des femmes sans ambiguïté aucune. Il n'y a pas d'espace intermédiaire<sup>12</sup>. Plus encore, toutes construisent un moment discursif particulier où leur identification sexuelle personnelle passe d'homme à femme. Ce moment est celui de la néo-colporraphie, c'est-à-dire de la réassignation sexuelle [*gender reassignment*] ou de l'opération de changement de sexe<sup>13</sup>. Jan Morris dit, à propos de la nuit précédant son opération : « Nous ne nous reverrions plus et je voulais regarder cet autre moi-même une dernière fois droit dans les yeux et lui adresser un clin d'œil pour lui porter chance » (Morris 1974, 219)<sup>14</sup>.

Canary Conn déclare : « Je ne suis pas un *muchacho* [...] Je suis une *muchacha* maintenant [...] une fille<sup>15</sup> » (Conn 1977, 271).

Et Hedy Jo Star écrit : « À l'instant où je me suis réveillée de l'anesthésie, j'ai réalisé que j'étais enfin devenue une femme. »

Même Lili Elbe, dont le texte est de seconde main, utilise des termes similaires : « Il réalisa soudain que lui, Andreas Sparre, se déshabillait sans doute pour la dernière fois. » Dès son réveil de la première chirurgie (une castration, selon le récit de Hoyer), Sparre rédige une note. « Il regarda fixement la carte et ne put reconnaître l'écriture. C'était une écriture de femme. » Inger apporte la note au médecin : « Qu'en pensez-vous, Docteur ? Aucun homme n'aurait pu l'écrire ? — Non, vous avez raison... » – discussion qui demande au lecteur d'oublier que l'orthographe est une compétence acquise. La même chose se produit avec la voix d'Elbe : « Ce qui est étrange c'est que ta voix avait complètement changé [...] Tu as une magnifique voix de

---

<sup>12</sup> Dans *L'énigme*, Morris décrit certes, au cours de son voyage du masculin vers le féminin, une période (de quelques années avant sa chirurgie jusqu'aux premiers instants qui suivirent) pendant laquelle son genre était perçu, par elle-même et par les autres, comme ambigu. Elle est cependant beaucoup moins ambiguë à propos du moment de la transition d'*homme à femme*.

<sup>13</sup> [En anglais], le terme médical approprié est *gender reassignment* : « réassignation de genre ». Dans le discours médical actuel, le sexe est pensé comme un fait corporel naturel qui ne peut être changé. [Dans la suite de l'article, le terme *gender reassignment* est traduit par « réassignation sexuelle », conformément à l'usage dans les communautés médicales francophones, NdT.]

<sup>14</sup> Je me suis souvenue de ce récit la veille de ma propre opération. Ça alors, pensais-je à cette occasion, ce serait intéressant de devenir, par magie, une autre personne, une personne définitivement de l'autre sexe. J'ai donc essayé, en me dirigeant vers le miroir de dire au revoir à cette personne que je voyais, mais malheureusement, ça n'a pas marché. Quelques jours plus tard, lorsque je pus retourner devant le miroir, la personne que j'y ai vue était toujours moi. Je ne comprends toujours pas ce que j'ai mal fait.

<sup>15</sup> Conn s'est fait opérer à la clinique Jesus Maria Barbosa de Tijuana. Dans cet extrait, elle s'adresse à une infirmière mexicaine, d'où l'emploi de l'espagnol.





soprano ! C'est tout simplement stupéfiant<sup>16</sup> ! » C'est sans doute tout aussi stupéfiant aujourd'hui, mais pour des raisons différentes, puisqu'à la lumière des connaissances actuelles sur les effets – et surtout les non-effets – de la castration et des hormones, rien de tout cela n'a pu se produire. La castration et les hormones n'influent pas sur le timbre de la voix. D'où, entre autres, le regard désapprobateur que les praticiens portent sur les récits historiques.

Si Hoyer mélange réalité, fantasme et caricature (« C'est tout simplement stupéfiant ! »), quelles leçons pouvons-nous tirer de *Man into woman* ? Ce qui ressort en partie du livre, c'est la façon dont Hoyer déploie la mise en place stratégique de barrières à l'intérieur d'un même sujet, stratégie toujours largement utilisée à l'heure actuelle. Lili déplace le soi masculin – encore dangereusement présent en elle et prêt à surgir – sur la figure sacralisée de son chirurgien/thérapeute, Werner Kreutz, qu'elle appelle le Professeur ou l'Homme aux Miracles. Le Professeur est Celui Qui modèle et Lili, celle qui est modelée :

« ce que le Professeur fait avec Lili n'est rien d'autre qu'un modelage émotionnel précédant son modelage physique en tant que femme. Jusqu'à présent, Lili a été semblable à de l'argile préparée par d'autres et à qui le Professeur a donné forme et vie [...] en un clin d'œil, le Professeur a amené son cœur à la vie, une vie pleine de tous les instincts féminins » (Hoyer 1933, 165).

Le féminin est immanent, le féminin est enfoui au plus profond, le féminin est instinct. Avec la fervente complicité de Lili, Le Professeur creuse en elle un fossé immense entre le masculin et le féminin. Dans ce passage, qui rappelle la dimension « orientale » du récit de Morris, le masculin doit être, sinon annihilé, du moins renié, mais le féminin est ce qui existe dans le but d'être *continuellement* annihilé :

« Il lui semblait qu'elle n'avait plus aucune responsabilité vis-à-vis d'elle-même, de son destin, car Werner Kreutz l'en avait déchargée. Elle n'avait plus non plus de volonté propre [...] elle ne pouvait avoir de passé. Tout dans le passé appartenait à une personne qui [...] était morte. Maintenant, il n'y avait qu'une femme parfaitement modeste, prête à obéir, heureuse de se soumettre à la volonté d'un autre [...] son maître, son créateur, son Professeur. Entre [Andreas] et elle se tenait Werner Kreutz. Elle se sentait en sécurité, sauvée<sup>17</sup> » (*ibid.*, 170).

On retrouve chez Hoyer le même problème avec la pureté et le déni du mélange que dans nombre de récits autobiographiques transsexuels. Les personnages de son histoire évoluent dans une période historique de répression sexuelle extrêmement forte. Comment maintenir une séparation entre le soi « masculin », dont le bon objet de désir est la Femme, et le soi « féminin », dont le bon objet de désir est l'Homme ?

---

<sup>16</sup> J'avoue être aussi étonnée que ce brave docteur puisque, à l'exception du récit de Hoyer, il n'existe pas de cas documentés de changement de tonalité ou de timbre de voix suite à une prise d'hormones ou à une opération de réassignation sexuelle. Si les transsexuelles MtoF arrivent en effet à modifier leurs caractéristiques vocales, c'est de façon progressive et avec beaucoup de difficultés. L'« Histoire Vraie » de Lili Elbe est décidément trop problématique, notamment dans cette scène au cours de laquelle Elbe « devient une femme » grâce à l'intervention de son médecin qui lui implante *une paire d'ovaires humains* dans la cavité abdominale. Ces dix dernières années, l'attention accordée par les médias aux transplantations cardiaques et aux maladies du système immunitaire a permis au public profane d'être mieux informé de la façon dont fonctionnent les réponses immunitaires chez l'humain, mais, même en 1936, le récit d'Hoyer aurait été accueilli avec suspicion par la communauté médicale. L'effet de rejet et le rêve de le l'atténuer, ont alimenté bien des spéculations dans la fiction et la science-fiction de la fin des années 1940. Voir notamment la description d'un remède miracle, le « collodiansy », dans *One leg too many* de H. Beam Piper (1949).

<sup>17</sup> Pour une discussion approfondie de textes sur le BDSM non traditionnel, qui fait de la soumission un accomplissement personnel, voir Sandy STONE, à paraître.



« – Tu m’as toujours eu l’air d’un homme dont la bonne santé ne faisait aucun doute. J’ai vu en effet, de mes propres yeux, que tu plais aux femmes et c’est là la preuve la plus probante que tu es un vrai gars (il s’interrompt et posa sa main sur l’épaule d’Andreas). Tu ne le prendras pas mal si je te pose une question en toute honnêteté ? [...] As-tu déjà été intéressé par les personnes de ton espèce ? Tu vois ce que je veux dire.

Andreas secoua calmement la tête :

– Je te le jure, Niels, jamais de la vie. Et je peux ajouter que je n’ai jamais intéressé ce genre de créatures.

– Bien, Andreas ! C’est exactement ce que je pensais » (*ibid.*, 53).

Hoyer doit séparer la subjectivité d’« Andreas », qui n’a jamais rien ressenti pour les hommes, de celle de « Lili » qui, au cours du récit, veut en épouser un. Ce geste salvateur transforme le monde un endroit sûr pour « Lili » en érigeant et en maintenant une barrière infranchissable pour la séparer d’« Andreas », barrière qui se renforce sans cesse et se manifeste à travers deux styles différents d’écriture manuscrite et deux voix différentes. La force d’un impératif à nier les possibilités de mélange –état naturel vers lequel toute chose tend – agit de façon à préserver une identité de genre « pure ». À l’aube d’une histoire d’amour avec la pureté menée par le nazisme, aucune « créature » ne donne envie à Andreas de transgresser les frontières avec les personnes « de [son] espèce ».

« Pour tout te dire, Niels, je dois t’avouer que j’ai toujours été attiré par les femmes. Aujourd’hui tout autant qu’hier. Voilà un aveu bien banal ! » (*ibid.*, 53).

Banal, cet aveu ne l’est qu’aussi longtemps que la personne qui le formule dans le corps d’Andreas est Andreas et pas Lili. Il y a beaucoup de travail à l’œuvre dans ce passage, un microcosme du travail nécessaire pour maintenir cette même polarisation des personnages au sein de la société toute entière. De plus, chaque auteur-e construit son histoire comme un récit de rédemption. La dimension dramatique y est forte, une part importante est donnée au sens de la lutte envers et contre tout, au dépassement d’obstacles dangereux, au mystère et à l’émerveillement teinté de crainte et qui croît à mesure qu’approche, terrifiante, l’apothéose finale de l’Opération Interdite.

« La première opération [...] a dépassé toutes les attentes. Andreas a cessé d’exister, dirent-ils. Ses glandes germinales – ô mots mystiques – avaient été retirées » (*ibid.*, 134).

Ô mots mystiques. Le *mysterium tremendum* de l’identité profonde rôde autour d’un *locus* physique. L’ensemble du complexe de l’engendrement masculin, le pouvoir mystérieux de l’Homme-Dieu, habite les « glandes germinales » tout comme on a pensé un temps que l’âme habitait l’épiphyse. Ce sont les « vous-savez-quoi » qui font l’homme. Il en va de même, d’ailleurs, de l’ontologie du sujet. Par conséquent, Hoyer peut démontrer, de la façon la plus grossière qui soit, que c’est le manque qui fait la femme :

« L’opération qui a été effectuée ici [une castration] me permet d’accéder à la clinique pour femmes [exclusivement pour femmes]<sup>18</sup> » (*ibid.*, 139).

---

<sup>18</sup> Le changement de sexe de Lili Elbe a lieu en 1930. Aujourd’hui, aux États-Unis, le manque reste au fondement de l’interprétation juridique de la réussite d’un changement de sexe d’homme à femme : en d’autres termes, un homme est une femme lorsque « les organes masculins de la génération ont été détruits complètement et de manière irréversible » (Citation provenant de la lettre d’une clinique autorisant un changement de nom sur un passeport, 1980).





Par ailleurs, Niels, tout comme Lili, peut être construit par un acte d'*insinuation*, ce que le Nouveau Testament nomme *endeuein*, soit le fait de revêtir dieu, en introduisant le corps physique dans une enveloppe de sens culturel :

« Andreas Sparre [...] se déshabillait sans doute pour la dernière fois. [...] Sa vie durant, ces couches de veste, de gilet et de pantalon l'avaient contraint » (*ibid.*, 125).

« C'est maintenant Lili qui vous écrit. Je suis assise sur mon lit dans une chemise de nuit en soie bordée de dentelle, poudrée, les cheveux bouclés, avec des bracelets, des bagues et un collier [...]»<sup>19</sup> » (*ibid.*, 139).

Sans exception, ces auteur·e·s reproduisent le récit masculin stéréotypé sur ce qui constitue la femme : robe, maquillage, évanouissement délicat à la vue du sang. Chacune de ces aventurières passe directement d'un pôle de l'expérience sexuelle à l'autre. S'il existe un espace intermédiaire dans le continuum de la sexualité, il est invisible. Et personne ne parle *jamais* de tordre le cou de la dinde.

La suspicion des théoriciennes féministes n'a rien d'étonnant. Bon sang, *je suis* suspicieuse.

Comment ces récits entrent-ils en dialogue avec les textes de médecine/de psychologie ? À une époque où les interactions ont davantage lieu par l'intermédiaire de textes, de visioconférences et de médias électroniques qu'au moyen de contacts personnels et où, par conséquent, la subjectivité individuelle est plus souvent constituée par inscription que par association personnelle, il existe toujours des moments de « vérité naturelle » incarnée auxquels on ne peut pas échapper. À l'époque où la plupart de ces livres sont parus, le plus critique de ces moments se produisait lors de l'entretien d'admission à la clinique spécialisée en dysphorie de genre, quand les médecins, tous des hommes, décidaient si la personne pouvait prétendre à une chirurgie de réassignation sexuelle. L'origine des cliniques spécialisées en dysphorie de genre est un aperçu microcosmique de la construction des critères du genre. Au fondement de leur création il y a, en premier lieu, l'idée d'étudier une aberration humaine intéressante et susceptible d'attirer des financements ; en second lieu, l'idée d'apporter une aide, ou ce qui était présenté comme tel, à un « problème corrigé ».

Quelques-unes des premières cliniques non universitaires dédiées à la dysphorie de genre effectuaient des *chirurgies à la demande*, autrement dit, sans nullement prendre en considération les avis du personnel de la clinique sur ce que l'on a fini par appeler « conformité au genre choisi » [*appropriateness to the gender of choice*]. Lorsque les premières cliniques universitaires spécialisées en dysphorie de genre sont apparues sur une base expérimentale dans les années 1960, le personnel médical n'effectuait pas de chirurgie à la demande en raison des risques professionnels d'une intervention chirurgicale expérimentale sur des « sociopathes ». À l'époque, il n'y avait pas de critères officiels de diagnostic : tous les gens venant chercher de l'aide dans ces centres étaient, *ipso facto*, « transsexuel·le·s ». Professionnellement, la situation était en effet risquée. Elle imposait de construire la catégorie « transsexuel·le » en accord avec les normes traditionnelles en usage, et de définir des critères plausibles pour l'admission dans une clinique. Professionnellement parlant, en ce qui concerne le transsexualisme il était indispensable d'élaborer un test ou un diagnostic différentiel ne reposant

---

<sup>19</sup> Je signale ici à l'attention le verbe grec *endeuein* (ἐνδύειν) qui fait référence au moment du baptême, lorsque la personne qui se fait baptiser *entre dans* le Verbe et que le Verbe *la pénètre*. *Endeuein* peut se traduire par « entrer dans », mais aussi « revêtir, immiscer, insérer comme dans un gant » : « Celui [*sic*] qui a été baptisé en Christ, a revêtu Christ. » Dans cette veine homoérotique intense où les deux genres sont présents mais détruits dans le corps sacrifié, voir par exemple la description, donnée par Fray Bernardino de Sahagun, de rituels durant lesquels l'officiant revêt la peau écorchée d'une jeune femme (*in* FRAZER 1911, 589-591).



pas sur un sentiment aussi simple et subjectif que celui de vivre dans le mauvais corps. Le test devait être objectif, cliniquement acceptable et reproductible. Mais malgré des recherches approfondies, il n'a pas été possible de mettre au point à un test simple dont les résultats seraient sans ambiguïté pour le syndrome de dysphorie de genre<sup>20</sup>.

La clinique Stanford se proposait, entre autres objectifs, d'aider les gens, de la façon dont son personnel entendait ce terme. Par conséquent, les décisions finales quant à la recevabilité des demandes de réassignation sexuelle étaient rendues sur la base de *sentiments* personnels à l'égard de la « conformité de l'individu au genre choisi ». La clinique endossa également le rôle de « clinique de présentation » ou d'« école de séduction », car, de l'avis du personnel, les hommes qui disaient vouloir être des femmes n'arrivaient pas toujours à se « comporter comme » des femmes. Stanford reconnaissait ainsi que les rôles de genre pouvaient être appris (jusqu'à un certain point). Son implication dans les cliniques de présentation était un effort pour produire non pas simplement des personnes dont l'anatomie permettait de dire qu'elles étaient de sexe « féminin » [*female*], mais des *femmes*... c'est-à-dire des personnes de *genre* « féminin » [*gendered females*]. Comme Norman Fisk le souligne : « J'admets maintenant avec candeur que [...] dans les premiers temps, nous cherchions explicitement les candidats qui présentaient les plus grandes chances de réussite<sup>21</sup> » (Laud et Gandy 1973, 7). En pratique, cela signifiait que les candidat-e-s à la chirurgie étaient évalué-e-s sur la base de leur *performance* dans le genre choisi. Ces critères produisaient une définition consensuelle et totalement acculturée du genre et *leur mise en œuvre permet de situer précisément une apparition concrète du dispositif de production du genre*.

Ceci soulève plusieurs questions délicates, dont, au premier rang : qui raconte l'histoire pour qui, et comment les personnes qui la racontent font-elles la différence entre l'histoire qu'elles racontent et celle qu'elles entendent ?

Le premier élément de réponse est qu'il leur est très difficile de faire la différence. Les critères élaborés puis appliqués par les chercheurs ont été définis, de manière réursive, à travers une série d'interactions avec les candidat-e-s. Les choses se sont déroulées comme suit : au départ, le seul manuel sur le transsexualisme était l'ouvrage de référence de Harry Benjamin, *The transsexual phenomenon* (1966)<sup>22</sup> (il faut tout de même noter qu'il a été publié près de dix ans après *I Changed My Sex* !) Quand les premières cliniques se sont créées, le livre de Benjamin était la référence classique des chercheurs. Et lors des premières évaluations destinées à déterminer la pertinence de la chirurgie, le comportement des sujets transsexuels correspondait de manière réjouissante aux critères de Benjamin. Les chercheurs en firent état dans des articles qui servirent de base à des financements.

Étonnamment, il a fallu attendre longtemps – des années – pour que les chercheurs réalisent que si les

---

<sup>20</sup> L'évolution et la gestion de ce problème méritent qu'on leur consacre un article. Il en est brièvement question in Donald R. LAUB et Patrick GANDY (dir.), 1973, et in Janice M. IRVINE, 1990.

<sup>21</sup> Dans son intégralité, le commentaire de Fisk décrit parfaitement les objectifs et les procédures observées par le groupe de Stanford durant les premières années. Les tensions entre des programmes contradictoires et diverses tentatives de résolution apparaissent de manière implicite dans son témoignage. Pour d'autres comptes rendus, voir IRVINE, 1990, et SHAPIRO, 1991.

<sup>22</sup> L'article à partir duquel le livre a vu le jour a été publié sous le titre « Transsexualism and transvestism as psychosomatic and somato-psychic syndromes » (*American Journal of Psychotherapy*, n° 8, 1954, p. 219-230). L'article bien plus ancien de D.O. CAULDWELL (« Psychopathia transsexualis », *Sexology*, n° 16, 1949, p. 274-280), ne semble pas avoir eu autant d'ascendant, bien que John Money lui rende hommage en conservant l'orthographe de Cauldwell, qui écrit *transsexualis* un seul « s ». Dans les premiers documents d'autres auteurs, il est parfois possible de retrouver l'influence de Cauldwell ou de Benjamin à partir de la façon dont le mot est orthographié.



profils comportementaux des candidat-e-s correspondaient si bien aux profils comportementaux de Benjamin, c'est parce que les candidat-e-s avaient également lu son livre, qui passait de main en main au sein de la communauté transsexuelle, et qu'i-elles s'empressaient d'adopter le comportement permettant d'avoir accès à l'opération (Laub et Gandy 1973, 8-9).

Ce repositionnement minutieux créa des problèmes intéressants. La détermination de l'éventail d'expressions de la sexualité physique autorisé était l'un de ces problèmes. Il s'agissait d'une importante zone d'incertitude dans les présentations de soi des candidat-e-s, parce que les sujets de Benjamin ne parlaient jamais d'une quelconque perception érotique de leur propre corps. Par conséquent, personne d'autre venant dans les cliniques n'en parlait non plus. Par autorité textuelle, les personnes physiquement hommes qui vivaient en femmes et qui se définissaient comme transsexuelles, par opposition au travestis masculins pour qui les sensations érotiques liées au pénis étaient autorisées, ne pouvait pas éprouver de plaisir génital. Dans les années 1980, il n'y avait aucune donnée disponible sur ne serait-ce qu'une transsexuelle MtoF pré-opération ayant du plaisir sexuel génital tout en vivant dans son « genre choisi »<sup>23</sup>. L'interdiction persistait de façon intéressante, après l'opération, dans une forme transmuée et restait si totale qu'aucune transsexuelle post-opération n'aurait admis éprouver du plaisir sexuel à travers la masturbation. L'appartenance complète au genre assigné était conférée par l'orgasme, réel ou simulé, obtenu par pénétration hétérosexuelle<sup>24</sup>. « Tordre le cou de la dinde », le rituel de masturbation du pénis juste avant l'opération, était la plus secrète des traditions secrètes. Reconnaître un désir aussi naturel aurait signifié risquer de « s'écraser en vol », c'est-à-dire risquer « la non-conformité au rôle » et donc le refus de l'accès à l'opération<sup>25</sup>.

Il fallait serrer la vis. Les deux groupes – les chercheurs d'un côté et les transsexuel-le-s de l'autre – poursuivaient des buts différents. Les chercheurs voulaient savoir ce qu'était cette chose qu'ils appelaient le syndrome de dysphorie de genre. Ils voulaient une taxinomie des symptômes, des critères pour un diagnostic différentiel, des procédures d'évaluation, des traitements fiables et un suivi approfondi. Les transsexuel-le-s voulaient de la chirurgie. I-elles avaient une vision très claire de leur relation aux chercheurs et ne considéraient les critères d'évaluation des médecins que comme un obstacle de plus sur leur chemin, quelque

---

<sup>23</sup> Le problème se situe ici au niveau de l'ontologie du terme « génital », en particulier au regard de sa définition concernant des activités comme la masturbation pré- ou post-opératoire. La reproduction ontologise l'économie érotique de la surface corporelle. Comme Judith Butler le souligne, la reproduction légifère les corps en définissant les parties dont les composants érotiques sont activés ou non. Les conflits émergent quand les *mêmes* parties deviennent multivalentes. Par exemple, quand des sections de l'urètre (physiquement mâle) sont utilisées pour construire des sections du néoclitoris (de genre féminin au sein du corps masculin). Je propose que nous utilisions cette idée vertigineuse comme un exemple des façons dont nous pouvons repenser la multivalence comme intervention sur la constitution de positions de sujets genrés de manière binaire. Dans une économie érotique binaire, « Qui » fait l'expérience de la sensation érotique associée à ces zones ? (Dans *Body Guards*, l'anthologie dans laquelle « *L'Empire contre-attaque* » a été publié pour la première fois, Judith Shapiro soulève un point similaire dans son article « *Transsexualism : reflections on the persistence of gender and the mutability of sex* ». J'ai opté pour un lieu géographiquement assez proche de celui qu'elle décrit, mais que j'espère plus ambigu et, par conséquent, plus dissonant dans ces discours au sein desquels il est parfois extrêmement productif de faire intervenir la dissonance.)

<sup>24</sup> Cet acte aux frontières de la position de sujet pointe vers une catégorie absente de l'excellent article de Marjorie Garber (1990, p. 137-159) : celle d'une intervention au sein de la dissymétrie, décrite par Garber, entre « produire un homme » et « produire une femme ». Dans une certaine mesure, cela dessine une collusion de ces catégories à l'intérieur de l'imaginaire transsexuel, bien qu'il semble raisonnable de penser que cette version du récit du passage à l'âge adulte soit encore largement masculine : les patients et docteurs masculins se racontent mutuellement des histoires sur ce que la Nature signifie pour l'Homme et pour la Femme. Généralement, les patients de sexe « féminin » (FtoM) racontent les mêmes, mais d'un autre point de vue.

<sup>25</sup> Les termes « tordre le cou de la dinde » (masturbation masculine), « s'écraser » (être refusé-e par un programme au sein d'une clinique) et « *gaff* » (sous-vêtement servant à dissimuler l'appareil génital masculin chez les transsexuelles m/f avant l'opération) varient légèrement d'une aire géographique à une autre mais sont assez communs pour être reconnus partout.



chose à surmonter. Pour ce faire, i-elles donnaient à voir, sans aucune ambiguïté, le critère initial de Benjamin dans sa forme la plus simple : la sensation d'être dans le « mauvais » corps<sup>26</sup>.

Ceci a tout l'air d'une recette pour une relation conflictuelle et difficile, et ce fut le cas. Ça l'est encore, même si, avec le temps, il y a eu un dialogue considérable entre les deux camps. Ceci a été en partie possible grâce à la reconnaissance, dans la communauté médicale et psychologique, du fait que les critères attendus pour le diagnostic différentiel ne se sont jamais manifestés. Portez attention à cet extrait d'un article écrit par Marie Mehl en 1986 :

« Il n'y a pas de test mental ou psychologique qui puisse différencier avec succès le/la transsexuel·le de la soi-disant population normale. Il n'y a pas plus de psychopathologie dans la population transsexuelle que dans l'ensemble de la population, bien que la réponse sociale apportée au/à la transsexuel·le pose effectivement d'insurmontables problèmes. Les histoires psychodynamiques des transsexuel·le·s ne produisent aucune caractéristiques de différenciation conséquente vis-à-vis du reste de la population » (Walters et Ross 1986).

Ces deux récits, l'énoncé de Mehl et celui de Lothstein, dans lequel il trouve que les transsexuel·le·s sont déprimé·e·s, schizoïdes, manipulateurs·rices, contrôlant·e·s et paranoïaques, coexistent pendant moins de dix ans. Avec la mise en place d'une catégorie diagnostique en 1980 – une catégorie qui, après des années de recherche, ne mettait pas beaucoup plus en jeu que la sensation classique « d'être dans le mauvais corps » – et l'acceptation qui en découle par la police des corps – c'est-à-dire l'institution médicale – des histoires cliniquement « bonnes » de transsexuel·le·s existent désormais dans des zones aussi dispersées que l'Australie, la Suède, la Tchécoslovaquie, le Vietnam, Singapour, la Chine, la Malaisie, l'Inde, l'Ouganda, le Soudan, Tahiti, le Chili, Bornéo, Madagascar et les îles Aléoutiennes<sup>27</sup>. (Cette liste n'est pas exhaustive.) Les faire toutes rentrer dans une théorie plausible requiert une véritable gymnastique. Existait-il des techniques diagnostiques non encore découvertes ou essayées qui auraient permis de différencier les transsexuel·le·s de la population « normale » ? Les critères étaient-ils faux, limités ou imprécis ? Le fait de réaliser que les critères ne se manifestaient pas était-il la conséquence naturelle du « progrès scientifique » ou d'autres forces étaient-elles en jeu ?

Une telle profusion de données génère des problèmes qui lui sont propres. L'inévitable brouillage des frontières est concomitant de la mise en place douteuse d'une catégorie diagnostique, dès lors qu'un vaste récit hétéroglosse de la différence, jusque-là invisible aux yeux des professions « légitimes », accède soudain à la canonisation et devient, dans le même temps, homogénéisé pour être plié aux contraintes de la catégorie. L'ancien conte moral sur la vérité du genre, raconté par un sympathique patriarche blanc en 1966 à New York, devient soudainement panculturel dans les années 1980. Des polyvocalités émergentes d'expérience vécue, jamais représentées dans le discours mais du moins potentiellement présentes, disparaissent : le *berdache* et la strip-teaseuse, la femme au foyer de la campagne bourgeoise et le *mujerado*, le *mah'u* et la rock star font, après tout, partie de la même histoire, si seulement nous nous donnons la peine d'essayer.

---

<sup>26</sup> Je me base sur les remarques de Norman Fisk dans LAUB et GANDRY (p. 7), ainsi que sur mes propres notes. Une des difficultés, comme je le développe dans cet article, est que les chercheurs (sans parler des transsexuel·le·s) n'ont pas réussi à problématiser l'expression « mauvais corps » pour en faire une catégorie descriptive effective.

<sup>27</sup> J'utilise, ici et ailleurs, le mot « clinique » tout en restant attentive à la « victoire à la Pyrrhus » dont parle Marie Mehl. Maintenant que le transsexualisme possède la légitimité gênante d'une catégorie diagnostique au sein du DSM, comment amorçons-nous le processus qui consiste à *sortir* du manuel ?



## De qui est-ce l'histoire, de toute façon ?

Cette étrange juxtaposition suggère d'importantes similarités avec des aspects du discours colonial dont nous sommes sans doute familiers et que je souhaite souligner : la fascination initiale pour l'exotique qui s'étend jusqu'aux chercheurs professionnels ; le déni de subjectivité et le manque d'accès au discours dominant ; ce à quoi fait suite une espèce de réhabilitation.

Soulever ces questions a compliqué la vie dans les cliniques.

« Faire » l'histoire, qu'elle soit autobiographique, universitaire ou clinique, est en partie une lutte pour inscrire un récit dans une sorte d'inévitabilité naturelle. Les corps sont des écrans sur lesquels nous voyons, projetées, les colonies momentanées qui émergent de luttes en cours sur les croyances et les pratiques au sein des communautés médicales et universitaires. Ces luttes font rage dans des arènes bien éloignées du corps. Chacune de ces luttes vise à acquérir une position de supériorité à la dimension profondément morale, à produire une explication définitive et faisant autorité de la façon dont les choses sont et, par conséquent, de la façon dont elles doivent continuer d'être. En d'autres termes, pour chacun de ces récits, la culture parle à travers la voix d'un individu. Les personnes qui n'ont pas de voix dans cette théorisation sont les transsexuel-le-s elles-eux-mêmes. De la même façon que les hommes ont produit de la théorie sur les femmes depuis la nuit des temps, les théoricien-ne-s du genre ont vu les transsexuel-le-s comme des personnes dont l'agentivité faisait défaut. Comme pour les femmes biologiques, les transsexuel-le-s sont infantilisé-e-s, perçu-e-s comme trop illogiques ou irresponsables pour atteindre une vraie subjectivité, ou cliniquement effacé-e-s par les critères diagnostiques. Ou alors, comme certaines théoriciennes féministes radicales les construisent, comme les robots d'un patriarcat menaçant et insidieux, une armée étrangère pensée et construite pour infiltrer, pervertir et détruire les « vraies » femmes. Les transsexuel-le-s ont également été résolument complices de cette construction en ne parvenant pas à développer un contre-discours efficace.

Ici, aux frontières du genre à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, aux côtés de l'hégémonie phallocratique chancelante et des récits des origines hétéroglosses aux airs prétentieux, se trouvent les épistémologies de la pratique médicale blanche et masculine, la rage des théories féministes radicales et le chaos des expériences de genre vécues qui se rencontrent sur le champ de bataille du corps transsexuel : un site d'inscription culturelle violemment contesté, une machine signifiante productrice d'idéal-type. Représentation dans sa forme la plus magique, le corps transsexuel est de la mémoire perfectionnée dans laquelle est gravée l'histoire « vraie » d'Adam et Eve, laquelle fait office de récit ontologique de la différence irréductible, une biographie essentielle faisant partie de la nature. Une histoire que la culture se raconte à elle-même, le corps transsexuel est une politique de reproduction concrète constituée à travers la violence textuelle. La clinique est une technologie d'inscription.

Étant donnée cette façon dont un discours minoritaire vient s'inscrire dans le physique, un contre-discours est crucial. Mais il est difficile de produire un contre-discours en étant programmé-e pour disparaître. Le but ultime d'un-e transsexuel-le est de s'effacer, de se fondre au plus vite dans la population « normale ». Une part de ce processus consiste à *construire une histoire plausible*, à apprendre à mentir efficacement sur son passé. On en retire le fait d'être accepté-e dans la société. On y perd la capacité à représenter de manière authentique les complexités et les ambiguïtés de l'expérience vécue et, de ce fait, on y perd cet aspect de la



« nature » que Donna Haraway conceptualise comme le Coyote – l’esprit animal amérindien qui représente le pouvoir de transformation continue, le cœur de la vie engagée. Au lieu de cela, l’expérience authentique est remplacée par un type particulier d’histoire qui renforce les anciennes positions construites.

Le prix à payer est élevé et cela mine en profondeur la puissance d’agir. Qu’elles le désirent ou non, les transsexuelles ne grandissent pas comme des « GGs », ou des biologiquement « naturelles »<sup>28</sup>. Les transsexuelles n’ont pas la même histoire que les biologiquement « naturelles » et ne partagent pas avec elles une oppression commune avant la réassignation de genre. Je ne suggère pas un discours commun. Je suggère que dans l’histoire effacée de la transsexuelle, nous pouvons trouver une histoire qui perturbe les discours acceptés sur le genre, qui trouve son origine au sein-même de la minorité de genre et qui peut faire cause commune avec d’autres discours de résistance. Mais le/la transsexuel-le occupe pour l’instant une position sans lieu, en dehors des oppositions binaires du discours genré. Pour un-e transsexuel-le, *en tant que transsexuel-le*, produire un contre-discours représentatif, effectif et vrai implique de parler à partir d’une position en dehors des frontières du genre, au-delà de nœuds oppositionnels construits et prédéfinis comme étant les seules positions à partir desquelles le discours est possible. Dès lors, comment le/la transsexuel-le peut-i-elle parler ? Si le/la transsexuel-le venait à parler, que dirait-i-elle ?

## Un manifeste posttranssexuel

Tenter d’occuper une place de sujet parlant au sein du cadre traditionnel du genre, c’est devenir complice du discours que l’on souhaite déconstruire. On peut, plutôt, se saisir de la violence textuelle inscrite dans le corps transsexuel et la transformer en force reconstructive. Laissez-moi vous proposer un exemple plus familier. Judith Butler montre que les catégories lesbiennes de « butch » et de « fem » ne sont pas de simples assimilations visant à inscrire le lesbianisme dans les termes de l’hétérosexualité. Butler introduit plutôt le concept d’*intelligibilité culturelle* et suggère que la « masculinité » resignifiée et contextualisée de la butch, accolée à un corps culturellement perçu comme « féminin » [*female*], invoque une dissonance qui génère une tension sexuelle en même temps qu’elle constitue l’objet de désir. Elle montre que cette façon de penser les objets de désir genrés permet une complexité beaucoup plus importante que ne le laisse suggérer l’exemple. La lesbienne butch, comme la lesbienne fem, rappelle la scène hétérosexuelle tout en la déplaçant. L’idée que les identités butch et fem sont des « répliques » ou des « copies » de l’échange hétérosexuel sous-estime le pouvoir érotique de leur dissonance interne (Butler 2005). Dans le cas de le/la transsexuel-le, les variétés de genre performatif, accolées à un corps culturellement perçu comme genré et *qui est lui-même une violence textuelle médicalement constituée*, génèrent des dissonances inédites et imprévisibles qui impliquent le spectre du désir dans son entièreté. Nous pouvons trouver dans le/la transsexuel-le comme texte la possibilité de reporter le corps reconfiguré sur le discours conventionnel sur le genre et ainsi l’interrompre, la possibilité de tirer avantage des dissonances créées par une telle juxtaposition pour fragmenter et reconstituer les éléments du genre selon des géométries nouvelles et inattendues. Je propose que nous commençons par aller au-delà du sens premier de l’accusation de Raymond selon laquelle « les transsexuelles divisent les femmes » et que nous en fassions une force productive permettant de diviser en de multiples points les anciens discours binaires sur le genre – ainsi que le propre discours moniste de

---

<sup>28</sup> Dans l’argot transsexuel [étasunien. NdT], la vraie signification de « GG » [couramment compris comme *Genetic Girl*, « fille biologique », NdT] est « *genuine girl* » – fille authentique –, également appelée « *genny* ».



Raymond. Afin de mettre en lumière les pratiques d'inscription et de lecture qui font partie de cette invocation délibérée de la dissonance, je suggère de constituer les transsexuel·le·s non pas comme une classe ou un problème « troisième genre », mais comme un *genre*<sup>\*29</sup> : un ensemble de textes incarnés dont le potentiel de perturbation *productive* des structures sexuelles et des spectres du désir n'a pas encore été exploré.

Dans cette optique, le genre\* des transsexuel·le·s visibles doit se développer en recrutant des membres de la classe des invisibles, de celles-eux qui ont disparu dans leurs « histoires plausibles ». « Passer » est la chose la plus cruciale qu'un·e transsexuel·le puisse faire. C'est ce qui *constitue* la réussite d'une transition<sup>30</sup>. Passer signifie vivre avec succès dans le genre choisi, être accepté·e comme membre « naturel·le » de ce genre. Passer signifie nier le mélange. De même, le *passing* c'est effacer le rôle de genre précédent, ou construire une histoire plausible. En prenant en considération le fait que la plupart des transsexuel·le·s font le choix de la réassignation lorsqu'i·elles sont trentenaires ou quadragénaires, cela signifie qu'i·elles effacent une part considérable de leur expérience personnelle. Je soutiens que cette démarche, dans laquelle le/la transsexuel·le et le pouvoir médical/psychologique sont complices, empêche la possibilité d'une vie fondée sur les possibilités *intertextuelles* du corps transsexuel.

Pour négocier les multiples perméabilités troublantes et productives de la frontière et de la position de sujet que l'intertextualité implique, nous devons commencer par réarticuler le langage fondateur par lequel la sexualité et la transsexualité sont toutes deux décrites. Par exemple, ni les chercheurs ni les transsexuel·le·s n'ont franchi le pas d'une problématisation du « mauvais corps » comme catégorie descriptive effective. En réalité, le « mauvais corps » a fini, virtuellement par défaut, par *définir* le syndrome<sup>31</sup>.

Il me semble assez compréhensible qu'une expression dont la lexicalité évoque le caractère binaire et phallogocentrique de la différenciation de genre devrait être examinée avec la plus grande suspicion. Que nous soyons universitaires, médecins ou transsexuel·le·s, en ontologisant la sexualité et la transsexualité de cette façon, nous nous sommes privé·es de la possibilité d'analyser la complexité du désir et des motivations d'une manière qui décrive avec justesse les contradictions multiples de l'expérience vécue individuelle. Nous avons besoin d'un langage analytique plus profond pour la théorie transsexuelle, un langage qui prenne en compte les sortes d'ambiguïtés et de polyvalences qui ont d'ores et déjà fructueusement informé et enrichi la théorie féministe.

Judith Shapiro souligne que « à celles et ceux [...] qui pourraient être enclins à diagnostiquer l'attention portée par le/la transsexuel·le aux parties génitales comme obsessionnelle ou fétichiste, la réponse est qu'en réalité, i·elles ne font que se conformer aux critères d'assignation de genre de *leur culture*. » (Je souligne.) Ce propos nous oriente vers des travaux plus enfouis, des discours cachés et des pluralités expérientielles au sein du monolithe transsexuel. Elles ne sont pas encore visibles au niveau clinique ou universitaire, et à juste titre. Par exemple, lors de la recherche du diagnostic différentiel, on demandait parfois aux futur·es transsexuel·le·s « Imaginez que vous puissiez être entièrement un homme [ou une femme] si ce n'est pour vos parties génitales ; seriez-vous satisfait·e ? » Il y a plusieurs réponses possibles, mais une seule est correcte

---

<sup>29</sup> « Genre » est ici à comprendre au sens, par exemple, de « genre littéraire », comme désignant une catégorie d'œuvres. Lorsque le mot est utilisé dans ce sens, il est marqué d'un astérisque [NdT].

<sup>30</sup>. Être *lu·e* est l'opposé de passer et invoque, de façon provocante, les pratiques d'inscription auxquelles je fais référence.

<sup>31</sup> Je propose un point de départ, mais il est nécessaire d'aller plus loin. Nous devons non seulement questionner la façon dont le corps est défini dans ces discours, mais également examiner de façon plus critique qui peut dire ce que signifie « le corps ».

du point de vue clinique<sup>32</sup>.

Il n'est alors guère étonnant qu'autant de ces discours tournent autour de l'expression « mauvais corps ». Selon le mythe fondateur phallogratique et binaire sous l'autorité duquel se trouvent les corps et les sujets occidentaux, il n'y a qu'un seul « bon » corps par sujet genré. Tous les autres corps sont mauvais.

Pendant que les médecins et les transsexuel-le-s continuent de s'affronter sur le champ de bataille diagnostique que ce scénario suggère, les transsexuel-le-s pour qui l'identité de genre est quelque chose de différent de *et peut-être sans rapport avec* les organes génitaux sont occulté-e-s par celles-eux pour qui le pouvoir des institutions médicales/psychologiques, et leur aptitude à agir comme les gardiens des normes culturelles, est l'autorité finale concernant ce qui compte comme un corps culturellement intelligible. C'est une zone dangereuse et, si les groupes réduits au silence se mettaient à parler, il se pourrait que nous trouvions, comme les théoricien-ne-s féministes l'ont dit, que les identités des sujets individuels incarnés sont beaucoup moins impliquées dans les normes physiques et beaucoup plus diversement réparties au sein d'une structuration riche et complexe de l'identité et du désir que nous ne pouvons l'exprimer pour l'instant<sup>33</sup>.

Et pourtant, y compris dans les meilleurs débats actuels, la norme est de procéder à une totalisation incessante. L'exemple le plus saisissant dans cet article, l'assommant « tous les transsexuels sont des violeurs » de Raymond (et si elle avait dit, par exemple, « tous les noirs sont des violeurs »), n'est pas moins totalisant que le « les transsexuels [...] adoptent un rôle féminin stéréotypé et exagéré » de Gary Kates ou le « les transsexuels tentent d'oublier leur passé masculin » d'Ann Bolin. Les études de Kates comme de Bolin constituent des travaux excellents à plus d'un titre et ont été publiées dans le même recueil qu'une version précédente de cet article<sup>34</sup>, mais il n'y a cependant pas de sujets dans ces discours. Il n'y a que des objets totalisés, homogénéisés, reproduisant au grand jour et comme une fractale des histoires passées de discours minoritaires. Des mémoires d'autres débats se réveilleront alors peut-être lorsque je prononcerai le mot oublié. Ce mot est *certain-e-s*.

Les transsexuel-le-s qui passent semblent être capables d'ignorer le fait qu'i-elles se privent de la possibilité de relations authentiques en construisant des identités monistes, totalisées et en renonçant à l'intertextualité subjective et physique. En vertu du principe du *passing*, principe qui nie le pouvoir de déstabilisation du fait d'être « lu-e », les relations commencent comme mensonges. Et, bien entendu, passer n'est pas une activité réservée aux transsexuel-le-s. On la retrouve chez la personne racisée dont la peau est assez claire pour qu'elle passe comme blanche, ou chez le gay ou la lesbienne au placard... ou chez quiconque a fait le choix de l'invisibilité comme solution imparfaite à la dissonance personnelle. En substance, je réarticule un des arguments développé par les gays, les lesbiennes et les personnes racisées en faveur de la solidarité. La comparaison va plus loin. Déconstruire la nécessité du *passing* implique que les transsexuel-le-s assument pleinement *toute* leur histoire, afin de réarticuler leurs vies non pas comme des séries d'effacements au service d'une espèce de féminisme conçu au sein-même d'un cadre traditionnel, mais comme une action politique basée sur la réappropriation de la différence et du pouvoir du corps refiguré et réinscrit. Les

---

<sup>32</sup> Au cas où le lecteur/la lectrice hésiterait, du point de vue clinique la bonne réponse est « Non ».

<sup>33</sup> Il est utile et gratifiant de noter que depuis la première version de cet article en 1991, plusieurs groupes, dont un répond au nom très approprié de Transgender Nation, travaillent activement à exposer la riche diversité des communautés transgenres. Leur action à la conférence de l'Association américaine de psychologie de 1993, où était débattue la pertinence de continuer à inclure la transsexualité dans la prochaine édition du manuel officiel de diagnostic (DSM), était courageuse et opportune. Bien sûr, ceci donna lieu à plusieurs arrestations (de manifestant-e-s transgenres, et non de psychologues).

<sup>34</sup> Ces articles se trouvent dans Kristina STRAUB et Julia EPSTEIN (dir.), 1991.

perturbations des anciennes structures du désir que les multiples dissonances du corps transsexuel impliquent ne produisent pas une altérité irréductible, mais une *myriade* d'altérités dont les juxtapositions inattendues tiennent ce que Donna Haraway a appelé les promesses des monstres : des physicalités dont le fond et la forme sont en constante mutation et qui dépassent du cadre de toute représentation possible<sup>35</sup>.

Le *passing* est l'essence du transsexualisme. Un·e transsexuel·le qui passe obéit à l'impératif derridien : « Ne pas mêler les genres. Je ne mêlerai pas les genres » (Derrida 1980, 176). Je ne pourrais pas demander de chose plus inconcevable à un·e transsexuel·le que de renoncer au *passing*, d'être consciemment « lu·e », de se lire soi-même à voix haute – et par cette lecture troublante et productive, commencer à *s'écrire soi-même* dans les discours qui nous ont écrits – de devenir alors, en réalité, un·e (attention, oserai-je le dire à nouveau ?) posttranssexuel·le<sup>36</sup>.

Néanmoins, les transsexuel·le·s savent que le silence peut être un prix extrêmement fort à payer pour être accepté·es. Je veux m'adresser directement aux frères, aux sœurs et aux autres qui pourraient lire/« lire » ceci et dire : je demande à chacun·e d'entre nous d'utiliser la force qui nous a accompagné·e·s dans l'effort que constitue la restructuration de nos identités, et qui nous a également aidé·e·s à vivre dans le silence et le déni, afin de repenser nos vies. Je sais que vous pensez que le plus gros du travail est derrière vous et que le prix à payer de l'invisibilité n'est pas si important. Mais, bien que le changement *individuel* soit la base de toute chose, ce n'est pas la fin de toute chose. Peut-être est-il temps de commencer à planifier la prochaine transformation.

## Remerciements

Merci à Gloria Anzaldúa, Laura Chernaik, Ramona Fernandez, Thyrza Goodeve et John Hartigan pour leurs précieux commentaires sur les premières versions de cet article, à Judy Van Maasdam et Donal Laud du *Stanford Gender Dysphoria Program* pour leur aide embarrassée, Wendy Chapkis, Nathalie Magnan, le collectif Olivia Records envers qui je suis profondément reconnaissante pour leur attention et leur bienveillance en des temps difficiles, Janice Raymond pour avoir joué le Luke Skywalker de mon Dark Vader, Graham Nash et David Crosby, ainsi qu'à Christy Staats et Brenda Warren pour leur ténacité. Je remercie, en particulier, Donna Haraway dont le regard et l'encouragement continuent d'informer et d'illuminer ce travail.

## Bibliographie

---

<sup>35</sup> Pour une élaboration de ce concept, voir Donna HARAWAY, 2012.

<sup>36</sup> J'attire également l'attention sur la façon dont Gloria Anzaldúa théorise la *mestiza*, ce sujet illisible vivant dans les frontières entre différentes cultures, capable dans chacune d'un discours partiel mais toujours partiellement intelligible à chacune. À rebours de cette position, la « nouvelle *mestiza* » d'Anzaldúa tente de dépasser cette illisibilité en prenant notamment le contrôle de la parole et de l'inscription et en s'écrivant elle-même dans le discours culturel. Elle en donne un exemple dans son époustouflant *Borderlands* (1987).

- ANZALDUA Gloria, *Borderlands/La Frontera: The New Mestiza*, San Francisco, Spinsters/Aunt Lute, 1987.
- BENJAMIN Harry, *The Transsexual Phenomenon*, New York, Julian Press, 1966.
- BURNARD Don et ROSS Michael W., « Psychosocial aspects and psychological theory: what can psychological testing reveal? » in WALTERS William A.W. et ROSS Michael W. (dir.), *Transsexualism and Sex Reassignment*, Oxford, Oxford University Press, 1986.
- BUTLER Judith, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, trad. de l'anglais par Cynthia KRAUS, Paris, La Découverte, 2005.
- CONN Canary, *Canary: The Story of a Transsexual*, New York, Bantam, 1977.
- DERRIDA Jacques, « La Loi Du Genre/The Law Of Genre », *Glyph*, 7, 1980.
- DOCTER Richard, *Transvestites and Transsexuals: Toward a Theory of Cross-Gender Behavior*, New York, Plenum Press, 1988.
- FRAZER Sir James George, *The Golden Bough: A Study in Magic and Religion*, London, Macmillan, 1911.
- GARBER Marjorie, « Spare parts: The surgical construction of gender », *differences*, 1, 1990, p. 137-159.
- HARAWAY Donna, « Le patriarcat de Teddy Bear : Taxidermie dans le jardin d'Eden, New York, 1908-1936 » [1984], trad. par Nathalie MAGNAN, in *Manifeste cyborg et autres textes*, Paris, Exils, 2007.
- Donna HARAWAY, « Les promesses des monstres : politiques régénératives pour d'autres impropres/inapproprié-e-s », trad. de l'anglais par Sara ANGELI AGUITON, in Elsa DORLIN et Eva RODRIGUEZ (dir.), *Penser avec Donna Haraway*, Paris, PUF, coll. Actuel Marx, 2012, p. 159-229.
- HOYER Niels/ELBE Lili, *Man Into Woman: An Authentic Record of a Change of Sex. The True Story of the Miraculous Transformation of the Danish Painter, Einar Wegener [Andreas Sparre]*, édité par Niels HOYER [pseud. pour Ernst Ludwig HARTHERN JACOBSEN], trad. de l'allemand par H.J. STENNING, introduction par Norman HAIRE, New York, E. P. Dutton & Co., Inc., 1933.
- IRVINE Janice M., *Disorders of Desire: Sex and Gender in Modern American Sexology*, Philadelphia, Temple University Press, 1990.
- LAUB Donald R. et GANDY Patrick (dir.), *Proceedings of the Second Interdisciplinary Symposium on Gender Dysphoria Syndrome*, Stanford, Division of Reconstructive and Rehabilitation Surgery, Stanford Medical Center, 1973.
- MORRIS Jan, *L'énigme. D'un sexe à l'autre*, trad. de l'anglais par Georges MAGNANE, Paris, Gallimard, 1974.
- RAYMOND Janice, *L'Empire transsexuel* [1979], trad. de l'anglais par Jeanne WIENER-RENUCCI Paris, Seuil, 1981.
- SHAPIRO Judith, « Transsexualism: reflections on the persistence of gender and the mutability of sex », in STRAUB Kristina et EPSTEIN Julia (dir.), *Body Guards: The Cultural Politics of Gender Ambiguity*, New York, Routledge, 1991, p. 248-279.
- STAR Hedy Jo, (ROLLINS HAMMONDS Carl), *I Changed my Sex!*, 1955.
- STEINER Betty (dir), *Gender Dysphoria Syndrome: Development, Research, Management*, New York,



Plenum Press, 1985.

STONE Allucquère Rosanne, « Virtual Systems » in *Zone 6 : Incorporations*, New York, Urzone (MIT), 1992.

STONE Sandy, « Sweet surrender: gender, spirituality, and the ecstasy of subjection ; Pseudo-transsexual fiction in the 1970s », à paraître.

STRAUB Kristina et EPSTEIN Julia (dir.), *Body Guards: The Cultural Politics of Gender Ambiguity*, New York, Routledge, 1991.

WALTERS William A.W. et ROSS Michael W. (dir.), *Transsexualism and Sex Reassignment*, Oxford, Oxford University Press, 1986.

### Pour citer cet article

STONE Sandy, « *L'Empire contre-attaque : un manifeste posttranssexuel* », traduit de l'anglais par Kira Ribeiro, *Comment S'en Sortir ?*, n° 2, automne 2015, p. 23-41.